

# 1

*25 octobre 1918*  
*Angleterre, port de Southampton*

— Voilà.

Le mot tomba, net et précis. Terrible, en somme.

La très jeune comtesse Jezebel Ann-Rose Tyler sursauta et leva les yeux vers le pare-brise de la torpédo. La Wolseley de 1912 avait roulé bon train jusqu'à ce que la conductrice, Miss Helen McGiven, la range soudain sur le bas-côté.

Derrière une touffe de chardons, le paysage s'ouvrait sur une plaine verdoyante qui formait un magnifique écrin à la Southampton Water. Vu de cette hauteur, l'estuaire ondulait en ruban gris au milieu de prés verts parsemés de moutons blancs. Des marécages longeaient la mer.

La jeune comtesse eut une moue agacée. Habituellement, elle se serait extasiée devant cette scène bucolique, mais ce jour-là elle se demandait pourquoi Miss McGiven avait jugé utile de s'arrêter, alors qu'il restait à peine quelques miles avant d'atteindre leur destination.

— Vous voyez, Southampton est au bout de cette descente, déclara la conductrice d'un ton faussement enjoué, en tournant vers la jeune fille un visage à demi caché par un bonnet de cuir, des lunettes de conduite et une grosse écharpe en laine de Shetland. Nous arriverons au port d'ici une quinzaine de minutes, nous sommes dans les temps. Que diriez-vous de prendre un peu l'air avant d'entamer cette dernière ligne droite, milady?

Retranchée dans sa mauvaise humeur, Jezebel n'avait envie de rien, ni de profiter du paysage, ni de faire la conversation. Baisant à nouveau le nez, elle ne daigna même pas répondre.

La vieille demoiselle ne s'en formalisa guère. Directrice de l'institut pour jeunes ladies de Chelseahall House, dans le

Gloucestershire, elle connaissait bien le caractère entier de sa pensionnaire. Elle aimait d'ailleurs beaucoup cette jeune fille, l'un des fleurons de son établissement dont elle appréciait la finesse, la sensibilité et l'intelligence. Par affection, elle avait tenu à l'accompagner en personne à l'embarcadère. Ce n'était pas un voyage d'agrément.

Jezebel affichait depuis le départ un désespoir que rien ne semblait pouvoir consoler. Prostrée sur son siège, elle gardait la nuque penchée, et les yeux si obstinément tournés vers le sage plissé de sa jupe gris souris que c'en était pitié. Dans cette position, son chapeau-cloche dissimulait ses cheveux et une partie de son visage. Il ne demeurait de son beau profil que quelques boucles blondes échappées du chignon sévère, et une bouche marquée d'un pli amer, frémissant de colère.

Les deux femmes étaient parties de Chelseahall House bien avant l'aube. Miss Helen avait pensé que le voyage serait plus agréable en automobile qu'en chemin de fer. Dès potron-minet, elle avait équipée sa protégée d'une paire de lunettes de conduite, puis l'avait installée sur le siège avant du véhicule, une couverture sur les genoux. En bâillant, le concierge avait sanglé un ultime bagage à main sur la banquette arrière. Toutes les autres malles du déménagement, expédiées quelques jours auparavant, attendaient déjà l'arrivée de leur propriétaire à bord du paquebot l'*Albatros*.

Dès lors, la torpédo avait avalé les miles à vive allure et la directrice du pensionnat, étrange poétesse échappée d'une pièce de Shakespeare, s'était accrochée à son volant et à la route en décrivant à voix haute les aimables paysages que sa passagère refusait de regarder.

La campagne anglaise était bien belle, en cette matinée d'octobre. Un farfadet espiègle semblait avoir imaginé des adieux de circonstance en parant monts et vallons d'une brume délétaire. Plus tard, un soleil inattendu avait percé, étendant ses feux au-dessus des bois roussis par l'automne. Un immense embrasement s'était propagé parmi les châtaigniers. Dans les bocages, le brun des terres labourées alternait avec le vert tendre du blé d'hiver bien avancé. Au gré des hameaux traversés, des poules s'égarèrent parfois sur la route et la conductrice prenait un malin plaisir à klaxonner pour les voir s'enfuir à toutes pattes en caquetant d'un air outré.

La cocasserie des scènes ne changeait rien à l'humeur de la jeune fille. Au contraire, murée dans l'opiniâtreté de ses seize ans, elle avait continué d'afficher son air maussade en ne pensant qu'à une seule chose, la lettre qu'elle avait reçue quelques mois auparavant. Le pli fatal était enfoui dans la poche de son jupon, comme une menace prête à se déployer. Elle aurait bien voulu le jeter, mais cela n'aurait servi à rien. Chaque détail était incrusté dans sa mémoire. On n'oublie jamais le premier jour de la fin du monde.

Pourtant, tout avait commencé de si joyeuse façon... À l'heure du courrier, le concierge était venu avec un air de conspirateur lui apporter un pli de papier blanc écrit à l'encre noire dont les timbres accrochaient le regard par leur exotisme : ils provenaient des Indes.

Amusée, Jezebel avait soupesé la lettre en souriant de la trouver si légère alors qu'elle venait d'un pays si lointain. Un vague parfum de vétiver avait pénétré ses narines, puis elle avait reconnu l'écriture lisse et appliquée de son parrain. Sir Michael Deckard était son tuteur et l'administrateur de ses biens. L'année précédente, il était parti pour le Bengale-Occidental où, en tant qu'éminent archéologue membre de la Royal Society, il poursuivait des travaux sur le terrain, avec une passion telle qu'il n'avait pas encore pris le temps d'écrire à sa filleule.

Jezebel avait décacheté l'enveloppe avec impatience, extirpé un feuillet plié en quatre et, tout sourires, avait commencé à lire les premières phrases. Presque aussitôt, les mots s'étaient mis à danser. Le feuillet lui avait glissé des doigts. Une de ses camarades l'avait ramassé puis le lui avait tendu. Elle avait reculé comme s'il s'agissait d'un serpent. Même plus tard, elle avait refusé d'y toucher. Sans doute espérait-elle qu'ainsi les nouvelles qu'il renfermait perdraient toute réalité.

C'était une illusion, bien entendu ; les mauvaises nouvelles trouvent toujours le chemin qui leur permet de faire du mal. En quelques mots concis, sir Michael Deckard demandait à sa filleule de le rejoindre à Calcutta afin qu'elle y fût présentée à son futur époux. Jezebel avait seize ans. Ces mots l'avaient atteinte de plein fouet. Maintenant encore, y penser lui faisait froid dans le dos.

Une fois de plus, elle se cala au fond du siège de cuir vert pour s'apitoyer sur elle-même. Le destin n'avait-il donc personne

d'autre à harceler? N'était-ce pas suffisant qu'elle ait perdu sa mère à la naissance, et que son père n'ait cessé de lui reprocher d'être restée en vie à la place de sa bien-aimée?

Avec rancœur, elle se souvint de sa petite enfance. De cet homme froid, usé, qui l'avait haïe dès son premier cri. Il avait refusé de s'occuper d'elle, se déchargeant d'elle auprès des seuls domestiques. Dans le domaine familial de Tyler Castle, la fillette avait poussé comme une herbe sauvage livrée à elle-même jusqu'à son cinquième anniversaire. À cette date fatidique, son père, fantôme avant l'heure, avait été vaincu par le chagrin et s'était pendu. Une semaine plus tard, elle était confiée à un parrain inconnu, qui l'avait tout de suite considérée comme un fardeau.

Sir Michael John Deckard était un brillant archéologue passionné par les grimoires poussiéreux, mais beaucoup moins par un enfant qu'il connaissait à peine. Ne sachant quoi faire de cette gamine, il s'était empressé de la placer en pension. Par commodité, il avait choisi Chelseahall House, une institution pour jeunes filles proche de Tyler Castle, réputée pour son éducation avant-gardiste. On y enseignait toutes les règles de savoir-vivre nécessaires à une future lady, comme jouer du piano en société, écrire des lettres pleines d'esprit ou monter à cheval avec assez d'aisance pour suivre une chasse au renard. Dans le même temps, on abordait des matières généralement réservées aux garçons, telles que l'histoire et la géographie, la botanique et même les mathématiques.

Par chance, Jezebel s'y était épanouie. Elle était intelligente, sensible, curieuse et passionnée. Son parrain s'acquittait régulièrement de sa pension et la félicitait parfois pour l'excellence de ses notes en grec et en latin. Ils n'avaient pas grand-chose d'autre à se dire, mais, au fil du temps, ils prirent tout de même l'habitude de passer ensemble les fêtes de Noël et une partie des grandes vacances. Le reste de l'année, ils vivaient chacun de leur côté, et c'était très bien ainsi.

Jezebel ne parvenait pas à comprendre pourquoi le vieil homme avait soudain décidé de lui dénicher un mari. Quelle urgence pouvait-il y avoir à cela? Elle en était si révoltée que la directrice, inquiète de sa brusque insolence, avait jugé nécessaire de la convoquer pour lui rappeler les devoirs liés à son rang.

Au cours d'un entretien orageux, Miss Helen McGiven lui avait expliqué que l'institut de Chelseahall House, bien qu'il fût

un *college* d'avant-garde où des jeunes filles avaient la possibilité d'étudier les mêmes programmes que leurs frères ou leurs cousins, ne pouvait tout de même pas accepter qu'une jeune lady fasse fi des principes immuables qui régissaient la bonne société anglaise. Il était certainement regrettable d'être née femme dans un monde où ces dernières n'avaient que peu de droits, mais lady Jezebel Ann-Rose Tyler, en tant qu'héritière du nom, du titre, du domaine et de l'immense fortune accumulée par ses ancêtres depuis des générations, devait comprendre qu'elle n'avait pas le choix de son destin. Comme des milliers de femmes avant elle, elle devait obéissance au chef de famille, en l'occurrence son tuteur. Puisqu'il lui proposait le mariage, elle devait l'accepter, ainsi que la maternité qui en découlerait.

— Ce n'est pas juste! avait lancé la jeune fille, le regard brillant de révolte. Je ne veux ni me marier, ni pondre des enfants!

— Je le conçois aisément, avait répliqué Miss Helen d'un ton lénifiant, et je vous assure qu'à Chelseahall House nous nous efforçons de remédier à cet état de fait. Un jour, sans doute, les jeunes filles auront leur mot à dire lors de ces mariages concoctés par leurs familles, mais, en attendant...

— Je dois donc faire partie du lot des sacrifiées? avait coupé Jezebel d'un ton mordant.

Miss Helen, désolée de sa réaction, avait tenté en vain de la calmer.

— Milady, considérez que votre parrain s'est déjà montré fort bienveillant en vous plaçant chez nous. Au moins, nous avons pu vous enseigner quelques valeurs novatrices, en particulier que la liberté réside au fond du cœur, d'où jamais personne ne parviendra à la déloger.

— Je suis beaucoup plus jeune que vous, Miss Helen, avait rétorqué la jeune lady avec aigreur, mais je sais déjà que la liberté n'est qu'un mot!

Les événements s'étaient alors enchaînés jusqu'à ce qu'elles se retrouvent toutes les deux dans cette automobile arrêtée en bordure d'une prairie verte cernée de barrières blanches, à quelques minutes seulement d'un changement de vie définitif.

Jezebel sentit son regard s'embuer. Un lent vallonnement descendait jusqu'à la confluence des fleuves Test et Itchen. Tout était

calme et immobile. Pourtant, le paysage immuable semblait hostile à la jeune fille, qui ne parvenait pas à croire qu'elle s'apprêtait à quitter définitivement l'Angleterre.

Cette idée la révoltait tant qu'elle ouvrit brusquement la portière à la recherche d'un peu d'air frais. Le ciel était trop bleu, trop gai. Elle arracha ses lunettes, avança jusqu'aux bosquets de prunelliers rougeoyants que dominaient quelques merisiers aux feuilles dorées. Son cœur se serra.

— Je... Je ne suis pas prête, Miss Helen, s'exclama-t-elle en se retournant vers la conductrice qui l'avait rejointe.

Miss McGiven se raidit, mais son visage demeura impassible.

— Ce que je vais vous dire ne vous consolera pas, ma chère petite, mais je sais par expérience que personne n'est jamais prêt à regarder en face le chemin que d'autres choisissent pour vous.

— Que faire, alors? reprit Jezebel, désespérée.

— Faire preuve de courage, milady. Comme toutes celles qui vous ont précédée, vous finirez par vous habituer à votre nouvelle vie.

— Mais...

— En fait, ce sera comme cette terre glaise que vos doigts malaxent pour former de jolies céramiques. Vous pétrirez votre vie jusqu'à ce qu'elle vous convienne. La nature humaine est ainsi faite qu'elle permet de s'accoutumer à tout.

— Il me sera donc impossible d'être heureuse.

— Quelle idée saugrenue, milady! se récria la vieille demoiselle. Le bonheur est une extension du cœur, or je connais le vôtre, il aime tellement la vie que je crois pouvoir assurer sans crainte de me tromper qu'un jour vous serez heureuse.

— Mais pas tout de suite, n'est-ce pas?

Le silence les rattrapa, et elles se tournèrent toutes les deux vers l'estuaire. L'herbe si verte formait un contraste violent avec le gris mouvant de la Southampton Water. Plus loin, vers le sud, une ligne mince à peine plus pâle révélait la Manche au ras de l'horizon.

Jezebel resserra les bras sur sa poitrine frigorifiée. La vaste embouchure formait dans ce paysage champêtre une balafre de mercure émaillée de villes semblables à des champignons. D'innombrables voiliers blancs teintaient le fleuve d'un air d'été. Près de Southampton qu'on distinguait au loin, un bateau reposait

sur l'onde, si imposant qu'à cette distance il était possible d'en distinguer les moindres détails.

Ce navire gigantesque devait être l'*Albatros*, à bord duquel elle allait embarquer. Une flotte de remorqueurs lui tournait autour comme des mouches autour d'un lion. Sa coque noir et blanc était haute comme plusieurs maisons. Quatre cheminées colossales le coiffaient de rouge. Un filet de vapeur s'en échappait. Les moteurs tournaient déjà.

— Nous devrions y aller, dit Miss Helen en se tournant vers sa protégée. Nous avons encore le temps, l'embarquement ne commence qu'à trois heures pour un départ à cinq, et j'ai cru comprendre que les passagers de première classe montaient à bord en dernier, mais, tout de même...

— Oui, allons-y, coupa Jezebel d'un air bravache. Il est inutile de nous attarder, car rien ne pourra plus changer, n'est-ce pas ?

Elles remontèrent dans la torpédo qui bondit vers l'avant avec un crissement de pneus. On entama la descente sinueuse vers l'estuaire. Accrochée au volant, la vieille demoiselle reprit la parole, haussant le ton pour couvrir le bruit du moteur.

— J'aimerais trouver une parole réconfortante, ma chère petite, mais j'ignore vraiment ce qui pourrait vous rassurer à un pareil moment. Si vous étiez ma fille – et d'une certaine façon vous l'êtes un peu, n'est-ce pas ? –, je vous conseillerais de profiter de chaque instant de ce beau voyage. Votre périple ne sera fait que des richesses que vous y apporterez. Vous qui avez un esprit si curieux, avide de connaissances, vous devriez vous réjouir d'effectuer dès aujourd'hui plus de vingt mille miles au travers d'un monde que vous ne connaissez que par les cartes.

Jezebel voulut l'interrompre, mais la directrice de Chelseahall House agita un doigt pour la faire taire.

— Je sais que vous êtes malheureuse, et effrayée par ce qui vous attend. Mais concevez tout de même, ma chère petite, que ce soir vous longerez les côtes de France et que, dans trois mois à peine, vous découvrirez l'Inde, un pays riche de tant de cultures. Vous qui adorez l'histoire, la zoologie, la botanique, mesurez l'incroyable chance qui s'offre à vous !

— Je vous en prie, Miss Helen, je ne suis pas une sottise et j'ai déjà réfléchi à tout cela.

La conductrice lui tapota gentiment la main.

— Je sais, je sais... mais, plutôt que de penser à ce qui vous déplaît, accrochez-vous à ce qui vous rend heureuse. Votre talent d'aquarelliste est patent, et je compte sur vous pour remplir de beaux carnets de voyage. Et puis je suis persuadée que votre parrain sera ravi de découvrir l'étendue de votre érudition. Lorsqu'il comprendra que vous écrivez le latin comme personne, il n'aura de cesse qu'il ne vous ait prise comme assistante dans ses recherches d'archéologie!

Jezebel haussa les épaules avec amertume.

— Au point de m'épargner un mariage qu'il organise depuis des mois? C'est faire preuve d'un peu trop d'optimisme, ne trouvez-vous pas?

Le silence revint, pesant. La conductrice se concentrait sur la route. Jezebel regardait par la fenêtre. Son angoisse lui oppressait tellement la poitrine qu'elle respirait à grand-peine.

Enfin l'automobile atteignit les premiers faubourgs de Southampton. Après être passée sous le Bargate, une imposante porte crénelée qui datait de l'époque médiévale, Miss Helen obliqua vers la baie. D'opulentes maisons à colombages s'essaimaient jusqu'au port de plaisance d'Ocean Village, où des canots dansaient au gré des flots.

Jezebel se pencha par la portière. L'automobile venait de s'engager sur une allée bordée de vieux peupliers dont l'odeur balsamique envahissait l'habitacle. La route devenue rectiligne traversa d'abord des champs de roseaux puis aboutit à un large quai. L'embarcadère grouillait de monde. Miss Helen actionna l'avertisseur à plusieurs reprises pour forcer le passage, mais la cohue était si dense qu'elle dut ralentir par crainte de percuter un piéton.

Le départ imminent du paquebot occupait de nombreux corps d'état. Partout, des marins reconnaissables à leurs vareuses rayées émergeaient d'une foule de sarraus et autres bleus de travail. Des portefaix amenaient à bord d'ultimes cargaisons. Près des portiques réservés au personnel, des stewards en livrée blanche surveillaient tout un monde de livreurs, de femmes de ménage cherchant encore à s'employer, de cuisiniers et de marmitons réceptionnant leurs dernières marchandises. À la proue du navire, près des passerelles d'embarquement, des journalistes armés d'appareils photographiques tournaient à la recherche de célébrités. À plusieurs reprises, leurs flashes crépitérent devant



un sultan au teint exotique accompagné de ses quatre épouses. Une armée de serviteurs à la peau noire surveillait les bagages du nabab en roulant des yeux féroces. Sur les quais se croisaient des voyageurs de toutes conditions et de toutes classes sociales. Certains étreignaient avec effusion leur famille, retardant la séparation. D'autres échangeaient des cadeaux tandis que des garçons facétieux prenaient en chasse des goélands qui allaient se percher sur les plus hautes passerelles en semblant les narguer.

Miss Helen actionna à nouveau le klaxon, mais la cause était entendue. La file de voitures avançait désormais au pas. À gauche, un train s'immobilisa en soufflant un gros nuage de vapeur et déversa un flot ininterrompu de passagers. À droite, l'estuaire disparaissait derrière un immense mur noir et blanc qui montait jusqu'au ciel. C'était l'*Albatros*.

— Mon Dieu, souffla-t-elle, l'estomac noué d'angoisse face au colosse d'acier.

Le paquebot était amarré par une multitude de câbles qui semblaient l'engluer dans une gigantesque toile, tel Gulliver au pays des Lilliputiens. D'une hauteur d'au moins six étages, il était si monstrueux que la jeune fille n'apercevait ni ses extrémités, ni l'eau sur laquelle il était censé flotter.

Les yeux écarquillés, elle découvrit dans le ciel le cramoiis des quatre cheminées, autour desquelles tournoyaient des oiseaux de mer. Sur les ponts, mille mouchoirs s'agitaient déjà.

Jezebel laissa échapper un soupir. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle allait embarquer pour les antipodes à bord de ce géant. Était-ce un rêve ou un cauchemar ?

— Ce navire est tout bonnement magnifique, lança Miss McGiven d'un ton admiratif. Vous allez y passer des moments extraordinaires !

Jezebel ne sut que répondre. Dans quelques heures, le paquebot voguerait sur la Manche. Il longerait la France et l'Espagne, pénétrerait dans la Méditerranée et traverserait la péninsule Arabique par le canal de Suez. Il obliquerait ensuite au travers de la mer Rouge pour gagner l'océan Indien avant de remonter le golfe du Bengale en direction de Calcutta, destination qu'il atteindrait au bout de douze semaines de navigation.

La panique la saisit. Elle vivait ses derniers moments en terre anglaise. Elle se mordit la lèvre pour ne pas pleurer.

— Tout va bien se passer, ma chère petite, assura Miss Helen. Je suis certaine que vous allez adorer votre voyage. Ce navire est d'un luxe si incroyable! Je me suis renseignée, savez-vous qu'il y a une piscine, une salle de sport et un cinématographe? N'est-ce pas stupéfiant? Allons, allons, je suis persuadée que, d'ici à quelques mois, lorsque tout cela sera derrière vous et que vous y repenserez, vous rirez de l'angoisse que vous ressentez en cet instant.

Elle gara l'automobile près d'un épais tapis rouge. Un portique élégamment fleuri formait une arche de bienvenue réservée aux premières classes. Des officiers de pont en uniforme blanc accueillaient les voyageurs dont ils vérifiaient le titre de transport. Ils confiaient ensuite celui-ci à des stewards qui menaient les nouveaux passagers à bord.

Parmi un groupe qui riait, Jezebel remarqua une belle dame parée de diamants, longue et fine, fort élégante, frileusement emmitouflée dans un chinchilla malgré la clémence de l'arrière-saison. Elle arborait une toque de fourrure assortie, qui lui retombait sur l'œil avec coquetterie. Elle supervisait la bonne trentaine de porteurs nécessaires au transport de ses innombrables malles et cartons à chapeaux en souriant à la ronde d'une bouche très grande, très rouge, condescendante.

— Venez-vous, milady? dit Miss Helen en coupant le moteur de la torpédo.

Jezebel sortit de l'automobile comme un automate. Une odeur de goudron mêlée à l'air marin emplît ses narines. Le vent soufflait du large. Elle serra autour d'elle les pans de sa veste, en regrettant d'avoir fait mettre dans la malle son manteau de laine. Malgré le soleil, elle était glacée.

Un steward vint les accueillir. Miss Helen lui confia la malle sanglée sur la banquette arrière.

— J'imagine que les autres bagages de lady Tyler attendent déjà dans sa suite?

— En effet, madame, les bagages ont tous été déposés dans la suite « Francis Drake », qui a été réservée au nom de lady Tyler. Cette suite est située sur le pont promenade au niveau E. Nous allons vous y conduire dès que le livre de bord aura été signé.

Jezebel leva le nez. La hauteur vertigineuse du navire la déconvençait. Elle se tordait le cou pour tenter d'en saisir l'ampleur.

— Toutes vos suites ont-elles des noms de pirates anglais? s'étonna-t-elle lorsqu'elle apposa son nom sur le registre.

— En réalité, répondit le steward qui s'était présenté sous le nom de John Murphy, nos suites ne portent pas des noms de pirates, mais de corsaires. Dans la marine, le corsaire appartient au roi, tandis que le pirate n'est qu'à lui-même... *L'Albatros* possède trois suites, la vôtre, lady Tyler, la suite « Henry Morgan » et la suite « Walter Raleigh ». Toutes sont meublées avec un raffinement extrême, comme il se doit pour une demeure de corsaire.

Les deux femmes le suivirent à bord en empruntant une passerelle tapissée de feutre rouge. Sur le pont, un orchestre accueillait les passagers en jouant sans discontinuer l'hymne de la Company.

— Je n'imaginais pas ce navire si grand, remarqua Jezebel.

— *L'Albatros* est l'une des fiertés de la British-India Stream Navigation Company, s'enorgueillit le steward Murphy. Il est très luxueux, et très sûr. Les passagers de première classe sont logés des ponts A à E en milieu de navire. Le roulis y est moins sensible. Vous n'aurez pas le mal de mer. La Company est toujours soucieuse d'offrir à ses voyageurs des prestations dignes d'un palace. J'espère que vous apprécierez le confort de votre voyage, lady Tyler.

Jezebel acquiesça d'un hochement de tête. Le départ approchait et elle était morte de peur. Dans moins d'une heure, elle devrait dire adieu à Miss Helen ainsi qu'à tout un pan de sa vie. Elle ne savait comment elle parvenait encore à retenir ses larmes.

— Courage... souffla Miss Helen en lui tapotant le bras. Ça va aller. Je vais rester avec vous le plus longtemps possible.

Jezebel eut un pauvre sourire. Elle n'avait jamais voyagé qu'en train et elle se sentait mal à l'aise sur ce paquebot au luxe tapageur. Autour d'elle, tout était trop beau, trop riche, trop doré. En comparaison, Tyler Castle semblait un château médiéval menaçant ruine, avec ses chambres pleines de courants d'air, ses murs humides et ses corbeaux croassant sur les remparts. Quant à Chelseahall House, certes plus récente, elle paraissait tout aussi vieille, avec ses briques rouges dépareillées, ses fenêtres sombres et ses toits à colombages où roucoulaient des pigeons.

— Nous allons au niveau E, expliqua le steward Murphy qui les guidait vers le Grand Escalier en les divertissant d'anecdotes. Il y a trois ascenseurs.

Jezebel ne s'attendait à rien de particulier, mais, en pénétrant dans le vaste hall octogonal qui soutenait l'immense cage d'escalier, elle fut éblouie par tant de magnificence.

Au-dessus d'elle, sur une hauteur de plus de vingt mètres, un gigantesque dôme de verre laissait entrer à flots la lumière naturelle. Cette verrière était soulignée par de délicats plafonniers dont les abat-jour en opaline diffusaient de merveilleux halos dorés. Au sol, le parquet à deux tons dessinait un motif géométrique d'une grande modernité. Contre les murs étaient alignés de confortables fauteuils Louis XVI.

Le départ d'escalier était surmonté d'un majestueux candélabre électrique. Ce dernier éclairait une tapisserie d'Aubusson où se mêlaient des faisans et des paons de soie. Sur les murs lambrissés, des tableaux reproduisaient avec une naïveté charmante des scènes exotiques emplies de plantes tropicales, d'oiseaux et de papillons, de pêcheurs d'huîtres et de jeunes ramasseurs de noix de coco.

Le steward conduisit les deux femmes vers un escalier monumental en marbre blanc. Un épais tapis rouge étouffait le claquement de leurs talons. Les balustrades de fer forgé offraient des volutes dorées. Chaque palier était décoré de panneaux sculptés qui faisaient écho aux peintures accrochées aux murs.

— La suite « Francis Drake » est assez proche du Grand Salon et de la bibliothèque, précisa le steward. Cette dernière est assortie d'une salle d'emprunt et d'une salle de lecture. Lady Tyler, la Company met gracieusement à votre disposition un fascicule. Vous pourrez vous inscrire à des cours de natation ou de gymnastique, disposer de transats et de couvertures, réserver le court de squash ou les bains turcs. Vous pourrez aussi accéder aux jardins d'hiver, où nous servons à toute heure des boissons fraîches et des crèmes glacées.

— Des crèmes glacées en plein hiver, c'est plutôt original ! remarqua Miss Helen en haussant un sourcil dubitatif.

— C'est que, madame, lorsque le navire aura franchi le tropique du Cancer, nous approcherons de l'Équateur et les rafraîchissements seront les bienvenus.

Il s'immobilisa devant une porte décorée de boiseries et de marines aux tons délicats. De lourds nuages couraient sur des mers où voguaient des caravelles aux voiles déployées.

— Voici la suite « Francis Drake », annonça Murphy en frappant avant d'ouvrir la porte et de s'effacer pour laisser entrer les deux femmes. Je vais vous chercher une camériste qui vous aidera à défaire vos bagages. N'hésitez pas à sonner si vous avez besoin de quoi que ce soit. En attendant, je vous souhaite un très bon séjour à bord de l'*Albatros*, lady Tyler.

Laissant Miss Helen gratifier le steward d'un généreux pourboire, Jezebel traversa le vestibule pour entrer dans un petit salon coquet. Les lambris étaient peints de blanc, le plafond orné de caissons à moulures et la cheminée surmontée d'un grand miroir. Disposés avec art dans ce cocon, les meubles Empire auraient pu paraître sévères si le bois d'acajou ne laissait apparaître des détails amusants venant égayer leur ligne trop sobre : pieds en forme de pattes de lion, boutons de tiroirs ciselés en ananas, encoignures à tête de sphinx. Au centre, une table ronde nappée d'un damas bleu d'Égypte était assortie à une commode. Une pendule au mécanisme apparent y répondait à un charmant bouquet de fleurs champêtres. Enfin, près de la porte-fenêtre ouvrant sur une promenade privée agrémentée d'une véranda et de fauteuils en rotin, un secrétaire en bois de rose siégeait entre deux plantes vertes.

Jezebel avança vers le salon en commençant à ôter ses gants. Un parfum de tubéreuse l'immobilisa. Une femme était assise sur le sofa.

L'inconnue était mince et brune, âgée d'une trentaine d'années et serrée dans une étole en chinchilla. Jezebel reconnut immédiatement la belle dame endiamantée aperçue à l'embarcadère.

— Vous voilà enfin, ma chérie, lui dit cette femme avec une amabilité teintée d'un fort accent russe. Savez-vous que cela fait des heures que je vous attends ?